

DOI: 10.61037/TVA00041

Ce chapitre fait partie de la publication :

Christina Haas, Torsten Korte, Anne-Catherine
Schröter, Harald R. Stühlinger, Boom. *Cultures du
bâti en Suisse 1945–1975*, Triest Verlag,
Zürich 2026.

La fin de la Seconde Guerre mondiale constitue un tournant dans l'histoire du XX^e siècle. Les trois décennies qui ont suivi les conflits mondiaux, les génocides et les expulsions, qualifiées de «miracle économique», «années de boom» ou «Trente Glorieuses»¹, ont été également marquées en Suisse par la mondialisation, l'essor économique, l'augmentation exponentielle de la population, la croissance de la prospérité et les nouveaux comportements de consommation qui en ont découlé. Les évolutions sociales, économiques et techniques qui ont marqué ces années entre la fin de la guerre et le début de la première crise pétrolière ont eu un impact considérable sur le secteur de la construction et du bâtiment en général. Les conséquences de ce boom de la construction sur l'environnement bâti sont notables. Alors qu'à cette époque régnait une confiance optimiste en l'avenir et une euphorie effrénée pour la croissance, les profondes transformations architecturales des villes et des paysages suscitaient un malaise et un rejet chez une partie de la population. Ces tensions entre l'enthousiasme général pour la modernisation et ses effets souvent jugés inhumains et inesthétiques sur l'espace bâti sont caractéristiques de la culture du bâti de l'après-guerre. Le présent ouvrage se penche notamment sur cette tension afin de fournir une analyse des profondes mutations de l'environnement bâti de cette époque et les discours qui ont accompagné ces mutations.

Aujourd'hui, les bâtiments résidentiels construits pendant les Trente Glorieuses représentent environ 30% des logements suisses.² On peut supposer les mêmes proportions pour les autres types de bâtiments. Certains d'entre eux sont parfois redécouverts et jugés tendance sur les réseaux sociaux, sous des noms tels que *@swiss_brutalism* et *@heartbrut_official* et des hashtags tels que *#brutalistarchitecture* et *#concretelove*. Cependant, même après cinquante ans, la grande majorité de la population continue de mépriser la plupart des constructions de l'après-guerre, qu'elle juge généralement laides. Le malaise que les bâtiments de l'après-guerre semblent

continuer à susciter chez beaucoup est lié, d'une part, à une nouvelle norme caractéristique de la construction pendant les années de boom, qui se manifeste non seulement dans la taille des bâtiments, mais aussi dans la masse construite. D'autre part, la conception et l'esthétique des bâtiments jouent un rôle important. Elles ont été fortement influencées par les nouveaux matériaux, les nouvelles méthodes et les nouveaux processus de construction, ainsi que par les nouvelles possibilités techniques, ce qui les distingue nettement des bâtiments des époques précédentes. De nombreux bâtiments de l'après-guerre, en particulier ceux conçus par des architectes et des urbanistes moins connus, sont aujourd'hui moins appréciés, rejetés en raison de leur emplacement urbain jugé gênant et de leur esthétique, remis en question pour des raisons économiques et sont donc souvent menacés de démolition ou de transformation radicale.

Cet ouvrage se concentre délibérément sur les bâtiments et les projets des années de boom qui, du point de vue d'un canon architectural historique, peuvent être qualifiés d'œuvres architecturales de «deuxième rang».³ Ils représentent la majeure partie du patrimoine bâti de cette époque et marquent ainsi de manière significative la vie et le quotidien de nombreuses personnes. Les bâtiments présents dans cette publication visent à couvrir un éventail aussi large que possible des types de constructions pertinents de l'après-guerre qui répondent aux besoins sociaux fondamentaux, tels que le logement, le travail, les loisirs, le transport, la communication et la production d'énergie. Il s'agit avant tout d'observer l'environnement bâti à grande échelle et sous l'angle du paysage et de l'urbanisme, tandis que la vision rapprochée des bâtiments individuels et des types de constructions ainsi que les thèmes individuels liés à la conception ou aux matériaux restent à l'arrière-plan. L'accent est donc mis sur les relations spatiales et les changements à grande échelle ainsi que sur la manière dont les cultures du bâti des Trente Glorieuses se sont exprimées dans ces contextes.

La publication prend comme point de départ plusieurs questions importantes auxquelles elle souhaite apporter une réponse. Elle traite tout d'abord de la transition vers les grands projets que l'environnement bâti suisse a connus au cours des trente années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, puis s'interroge sur la manière dont ces changements majeurs ont été et sont encore perçus et présentés dans différents médias. Bon nombre des grands projets de constructions – autoroutes, centres commerciaux, centrales nucléaires, grands projets de reconstruction ou agglomérations tentaculaires – ont eu un impact si considérable qu'ils ont profondément modifié le visage de la Suisse et continuent de le façonner encore aujourd'hui. Décrire les grandes lignes de cette transformation et en présenter les principales caractéristiques à l'aide d'exemples significatifs de différentes régions linguistiques du pays est le premier objectif – et non des moindres – de cette étude. Il s'agit notamment d'adapter une perspective suprarégionale à l'échelle de la Suisse afin d'obtenir une vue d'ensemble complète de la transformation de l'environnement bâti et des cultures du bâti de cette époque.

Au final, cette étude vise à contribuer à une meilleure compréhension de l'espace bâti en Suisse au XXI^e siècle, qui est en grande partie le résultat des cultures du bâti de l'après-guerre. Ce livre se veut ainsi une contribution aux débats actuels sur la culture du bâti, car une connaissance historique approfondie des cultures du bâti de cette époque, ainsi que des qualités et du potentiel des bâtiments qui en ont résulté peut favoriser une plus grande appréciation esthétique et, à terme, une gestion plus durable de ces bâtiments. Ce travail fournit ainsi des arguments en faveur d'une critique écologique et culturelle de la pratique actuelle de la reconstruction, qui sacrifie encore largement le patrimoine bâti de l'après-guerre.

En considérant les grandes interrelations et en observant ensemble les villes, les régions et les paysages de différentes parties du pays, on obtient une perspective comparative de la diversité des cultures du bâti en Suisse. Alors que la diversité architecturale est très perceptible avant 1945, conférant à chaque région et à chaque partie du pays son propre aspect et pouvant être comprise comme l'expression matérielle des identités régionales,⁴ les caractéristiques architecturales régionales de l'époque moderne, fortement marquées par les influences internationales, sont moins évidentes. La seconde moitié du XX^e siècle se caractérise par des similitudes importantes à l'échelle nationale et par un processus d'uniformisation, tant dans l'environnement bâti que dans les pratiques constructives. Dans l'après-guerre, avec l'augmentation de la mobilité et l'accélération des communications, les régions se sont rapprochées et ont intensifié leurs échanges, sans parler des effets d'une mondialisation croissante et de l'influence de facteurs exogènes. En outre, dans les années d'après-guerre, les acteur·rice·s nationaux·ales ont joué un rôle plus important comme forces nationales dans le domaine de la planification des infrastructures. Cela a favorisé l'uniformisation, contrairement à ce qui prévalait avant les guerres du début du XX^e siècle.

Néanmoins, la seconde moitié du XX^e siècle a été également marquée en Suisse par une grande diversité architecturale qui s'exprime dans les dimensions linguistiques, économiques et sociales. Les structures politiques, en particulier – le fédéralisme et la large autonomie des cantons ont conduit à l'adoption de règlements de construction propres, qui ont surtout influencé l'urbanisme – ont également contribué à l'émergence de régionalismes dans certains domaines de la construction.

Cet ouvrage tente donc d'apporter une réponse à la question suivante: qu'est-ce qui caractérise fondamentalement les cultures du bâti

des Trente Glorieuses en Suisse? Il s'agit là d'une question vaste et complexe, qu'il n'est pas possible d'éclairer sous tous ses aspects. Nous nous efforcerons toutefois d'examiner plus en détail certains aspects de ces cultures du bâti et de donner des pistes pour des recherches plus approfondies.

D'une part, l'accent est mis sur les multiples acteur·rice·s et les différentes disciplines qui ont participé à la création et à la transformation de l'environnement bâti. En effet, ce qui est emblématique de la production de construction de ces années, qui étaient fortement marquées par le fonctionnalisme, le pragmatisme, l'enthousiasme pour la technologie et la production de masse, c'est le grand nombre de personnes, d'organisations et d'entreprises qui ont participé à la réalisation de projets de construction à grande échelle en particulier et qui ont influencé de manière significative la construction, non seulement en tant qu'entités individuelles, mais aussi grâce à leur réseau de relations et de connaissances. Cette évolution, qui s'explique par la taille des ouvrages prévus et construits, se poursuit au XXI^e siècle.

D'autre part, il s'agit de l'influence que la technicisation, la rationalisation et l'industrialisation de la construction ont exercée sur la conception et l'esthétique des bâtiments individuels, mais aussi de l'espace bâti dans son ensemble. La préfabrication de composants individuels ou de bâtiments entiers, ainsi que l'utilisation massive du béton comme matériau de construction, ont notamment donné naissance à un langage architectural suprarégional et reconnaissable, qui, comme le montre un examen approfondi, a toutefois souvent permis plus d'individualité qu'il n'y paraît à première vue.

La spécialisation et la différenciation croissantes des professions d'architectes, d'ingénieur·e·s, d'urbanistes et d'aménageur·e·s du territoire depuis le XIX^e siècle, ainsi que la distinction historique entre ces disciplines, marquent encore aujourd'hui les discours et l'historiographie sur l'environnement bâti, qui n'est souvent abordé que sous des angles spécifiques, propres

à chaque discipline. Cette approche ne rend toutefois pas justice à une étude approfondie des cultures du bâti des années de boom, car l'environnement bâti qui en a résulté se caractérise par un large éventail de formes créatives et esthétiques issues de l'interaction entre des tâches et des méthodes de construction fonctionnelles et techniques et des pratiques de planification et de conception ambitieuses sur le plan créatif.

Enfin, les discours architecturaux de l'époque seront examinés de plus près, en s'intéressant à la manière dont les constructions et les transformations de l'environnement bâti ont été perçues et relayées par les médias, et comment cette médiatisation a influencé la perception et l'évaluation des développements architecturaux, ainsi que la réflexion et l'action des acteur·rice·s impliqué·e·s.

Comme nous l'avons déjà mentionné, il est complexe, voire impossible, de dresser un tableau complet des cultures du bâti des Trente Glorieuses en Suisse. Même si de nombreux aspects ne sont pas abordés, notamment parce qu'il n'existe pas, consciemment ou inconsciemment, de sources à ce sujet, il est néanmoins essentiel de procéder à une analyse aussi holistique que possible des facteurs qui ont conduit aux cultures du bâti en Suisse.

État de la recherche et des sources

La présente publication apporte une contribution à l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme de la seconde moitié du XX^e siècle. Elle adopte une approche innovante pour analyser de façon exemplaire et exhaustive les transformations spatiales survenues en Suisse, au-delà des frontières linguistiques. Contrairement aux ouvrages précédents, ce travail se concentre pour la première fois sur l'ensemble de l'espace bâti à travers le concept de culture du bâti, offrant ainsi un premier aperçu inédit de la construction en Suisse durant cette période.

Ses principales sources sont les fonds d'archives des cabinets d'architectes et d'ingénieur·e·s sélectionnés, à savoir Suter + Suter, Atelier des Architectes Associés (AAA), Alex Huber et le bureau d'ingénieurs Giovanni Lombardi, dont les fonds sont conservés aux Archives économiques suisses (AES) à Bâle, aux Archives de la Construction moderne (ACM) à Lausanne, à la Fondazione Archivi Architetti Ticinesi à Bellinzone et aux Archives d'État du canton du Tessin à Bellinzone.⁵ En outre, des sources provenant d'archives communales et cantonales ainsi que des Archives fédérales suisses (AFS) et des archives des PTT (Postes, Téléphones et Télégraphes, aujourd'hui La Poste Suisse et Swisscom), toutes deux situées à Berne, ont été consultées. Les documents suivants, datant de la période 1945-1975, ont également servi de sources: articles parus dans des revues spécialisées et des quotidiens, publications spécialisées, cartes historiques et illustrations.

Une analyse approfondie de la vaste littérature secondaire constitue une autre base de cette étude de grande ampleur. Les synthèses existantes sur l'histoire de l'architecture suisse comportent certaines restrictions qui ont des conséquences importantes pour la perspective sur l'environnement bâti: certaines se concentrent sur quelques bâtiments d'architectes connu·e·s et constituent ainsi une compilation de «chefs d'œuvre», contribuant de manière significative à un «récit magistral» précieux, mais néanmoins limité.⁶ Les monographies qui dressent le portrait de l'œuvre d'architectes individuel·le·s contribuent également à l'historiographie de l'architecture, qui part des personnalités exceptionnelles comme noyau et force motrice de la production architecturale, dont le travail est reçu et repris par des architectes et des acteurs de «deuxième ou troisième rang».⁷ D'autres publications se limitent à une région en ne couvrant que certaines parties du pays, des régions, des cantons ou des villes⁸ ou en décrivant des courants architecturaux régionaux, ces derniers n'ayant parfois été regroupés en «courants» qu'après coup.⁹ D'autres

expositions sont consacrées à des thèmes spécifiques de l'après-guerre, tels la préfabrication ou l'utilisation du béton.¹⁰ Même s'il existe déjà des recherches sur l'histoire du paysage, de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme en Suisse, les ouvrages concernés se concentrent sur des exemples exceptionnels et reproduisent ainsi, à l'instar des présentations générales de l'histoire de l'architecture, une historiographie de quelques «maîtres».¹¹ Ou bien ils se concentrent sur un récit purement historique des événements et des acteurs·rice·s impliqué·e·s, sans aborder les aspects spatiaux et qualitatifs des constructions.¹² Les publications de l'ETH Studio Basel offrent certes un aperçu de l'environnement bâti en Suisse, mais elles partent d'une Suisse contemporaine et n'expliquent que de manière sporadique ses évolutions historiques.¹³

Si les ouvrages cités apportent une contribution fondamentale à la recherche sur l'histoire de l'architecture et de l'urbanisme de l'après-guerre, il manque toutefois une vue d'ensemble à l'échelle nationale sur la construction et, plus encore, sur les cultures du bâti de cette époque. Les aperçus présentés jusqu'à présent dans ce domaine étant restés assez sélectifs, la présente publication souhaite contribuer à combler cette lacune importante en décrivant pour la première fois l'architecture suisse d'après-guerre dans une perspective aussi holistique que possible du point de vue de la culture du bâti.

En Suisse, le thème de la culture du bâti fait l'objet d'ouvrages à caractère politique, notamment ceux publiés par la section Culture du bâti de l'Office fédéral de la culture.¹⁴ Ces publications ont en commun une perspective fortement normative sur l'espace bâti et l'enjeu politique qui le sous-tend, à savoir l'amélioration du bâti en Suisse et en Europe. Des évolutions similaires peuvent être observées dans les pays germanophones voisins, avec «Bundesstiftung Baukultur»¹⁵ en Allemagne et la «Plattform Baukulturpolitik»¹⁶ en Autriche. En revanche, une réflexion théorique approfondie sur la notion de culture du bâti n'a guère eu lieu jusqu'à présent. Ákos Moravánszky

a retracé en 2015 dans un article l'histoire mouvementée et parfois problématique de ce concept et a donné des impulsions pour une clarification terminologique.¹⁷ Les publications actuelles consacrées à l'histoire et à la critique de l'architecture ainsi qu'à la conservation des monuments historiques mentionne certes le terme de «culture du bâti» dans leur titre, mais l'utilise comme synonyme d'«architecture» ou «urbanisme», sans apporter de précision quant à sa définition.¹⁸ Il convient donc de préciser la notion de culture du bâti, ce à quoi nous nous emploierons ci-après.

Considérations méthodologiques

Cette publication part d'une conception de la culture du bâti qui, contrairement à des notions telles que l'art de bâtir, l'architecture ou l'urbanisme, offre une perspective globale sur les objets construits et les conditions de leur conception, en ne se limitant pas au résultat matériel ou à des domaines spécialisés restreints tels que l'architecture. Au lieu de cela, l'interaction de plusieurs forces qui conduisent ensemble aux phénomènes du bâti est considérée comme un élément déterminant, perçu comme appartenant à un tout, et doit donc être comprise dans un sens holistique.

Cela signifie que tout ce qui a trait à la construction fait partie intégrante de la culture du bâti. Dans cette conception, l'environnement bâti est le résultat matériel d'un processus complexe et multiforme d'actions culturelles qui conditionnent, accompagnent et interprètent ce résultat. Cela signifie que la notion de culture du bâti ne se limite pas seulement à l'étude des processus directement liés à la construction, tels que la conception, la planification, la construction, l'utilisation et la réception des bâtiments, ainsi que les perspectives urbanistiques et les infrastructures. Tous ces aspects font aussi partie intégrante de la recherche en histoire de l'architecture au sens strict. Le regard porté sur la culture du bâti va toutefois au-delà du cadre restreint de l'architecture et des professions, processus et discours qui y

sont directement liés, et considère ces derniers dans leurs interactions complexes avec d'autres aspects sociaux. Il reconnaît l'environnement bâti dans ses grandes échelles spatiales ainsi que ses effets considérables et profonds sur l'espace et la perception de l'espace et du paysage, et comprend la construction comme une activité culturelle au sens large. Une perspective de la culture du bâti sur les constructions implique donc des approches méthodologiques spécifiques.

«Culture» et «culture du bâti»

La «culture du bâti» est un concept complexe qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'est pas toujours clairement défini dans les discours actuels, que ce soit dans les milieux scientifiques, populaires notamment, ou politiques. Cela tient à l'ouverture et à l'ambivalence inhérentes à ce concept, comme c'est le cas pour le terme générique de «culture». Un regard sur l'étymologie, la sémantique et l'histoire du concept de culture le montre clairement. La culture est parfois considérée comme une «sphère partielle auratique»¹⁹ de la sphère publique. L'utilisation du mot «culture», tant dans son sens simple que dans des mots composés, évoque une éducation supérieure et la créativité, promet une distinction sociale au sens d'une culture bourgeoise raffinée et ce mot est utilisé pour valoriser des idées et de l'économie. Il existe ici une contradiction inhérente à la notion de culture et de ses sous-catégories, telles que la culture du bâti: d'une part, il existe une conception normative de la culture qui repose sur des hiérarchies, des évolutions considérées comme progrès et l'opposition entre des niveaux de culture élevés et bas ou entre culture et inculture, toujours du point de vue des acteur·rice·s qui se considèrent comme supérieur·e·s. D'autre part, depuis le siècle des Lumières, la philosophie de la culture a développé des concepts qui adoptent une perspective descriptive et non normative sur la culture et les cultures.²⁰ Le concept de culture se caractérise par au moins une autre ambivalence, dans la mesure où la culture est d'une part comprise comme un processus et une action – et

donc soumise à une évolution constante –, tandis que d'autre part, elle est également considérée comme un état et une caractéristique permettant de décrire des sociétés. Le fait que des conceptions aussi contradictoires puissent parfois coexister – ou du moins qu'il ne soit pas toujours facile de déterminer laquelle des deux prévaut – lorsqu'il est question de «culture» ou de «culture du bâti», s'explique par le fait que les significations rejetées et dépassées restent «présentes dans une sorte de subconscient du concept».²¹

La présente étude part d'une compréhension descriptive et processuelle de la culture du bâti. Une conception descriptive et non normative offre tout d'abord une base pour une approche aussi impartiale que possible des architectes, ingénieur·e·s et autres concepteur·rice·s moins connu·e·s qui, du point de vue hiérarchique d'un canon architectural historique, sont considéré·e·s comme des acteur·rice·s de «deuxième» ou «troisième» rang. Si on ne fait pas a priori la distinction entre une culture du bâti «haute» et une culture du bâti «basse», qui oppose par exemple la *Baukunst* à l'architecture commerciale et à la construction de logements privés, il est possible d'accéder à une compréhension impartiale des qualités des bâtiments et des situations urbanistiques et paysagères au-delà des frontières sociales et économiques des professions et de les remettre en question.

Deuxièmement, une conception descriptive de la culture du bâti permet d'adopter une perspective comparative sur les cultures du bâti de la Suisse, comme nous le souhaitons ici. Le fait que les mêmes tâches soient accomplies à différents endroits à l'aide de solutions différentes ou que des objectifs différents soient poursuivis, ne peut être compris ou apprécié dans leurs spécificités respectives que lorsqu'une conception non normative, mais descriptive de la culture du bâti ouvre la voie à cette prise de conscience. En outre, une conception décentralisée et pluraliste est indispensable pour prendre en compte la diversité régionale des cultures du bâti suisses dans toute la complexité de leurs interactions.

À certains égards, on peut parler d'interculturalité des cultures du bâti suisses, car elles ne sont pas cloisonnées les unes par rapport aux autres, mais il existe depuis toujours une influence réciproque entre les régions de Suisse et leurs acteur·rice·s, une sorte de dialogue entre les cultures et les cultures du bâti, caractérisé à la fois par une interpénétration et des moments de démarcation.²² De même, les cultures du bâti suisses ne s'arrêtent pas aux frontières nationales, de sorte qu'il existe une influence et une référence réciproques, en bref un échange interculturel, avec les cultures du bâti des pays européens voisins et au-delà.

Une compréhension processuelle de la culture du bâti, telle qu'elle a été esquissée ci-dessus, remonte en fin de compte à l'origine même du concept de culture. Le mot latin «cultura» est la substantivation du verbe «colere» qui décrit une action continue telle que le soin, l'entretien ou le culte. Dans la pensée antique, la culture est donc une action qui, par sa répétition, renouvelle et maintient quelque chose qui disparaît, sans l'intervention humaine; elle est donc un processus social dynamique et non une condition statique d'une société décrivant son état.²³ L'étymologie du deuxième élément du terme allemand *Baukultur* que l'on traduit dans cette publication par «culture du bâti», correspond bien à cette définition: le verbe «bauen» vient du moyen haut-allemand («būwen», «biuwen», «bouwen») et décrit la construction d'une maison ou d'un bâtiment, mais il est intéressant de noter qu'à l'origine il signifiait «habiter» et «occuper». Tout comme dans la notion de culture, l'action humaine est donc au centre, ce qui présuppose une activité constante et un entretien permanent.

Dans cette perspective, la culture du bâti est un processus qui résulte des multiples actions habituelles ou sans cesse renouvelées des personnes impliquées – un état qui ne cesse d'exister tant que l'homme construit. En effet, si l'environnement bâti est en partie le résultat matériel statique de ce processus, il est également soumis à une évolution constante, tant par les interventions architecturales, les changements de

perception et d'appréciation des constructions que par les processus de vieillissement. L'environnement bâti influence également de multiples façons la construction et la culture du bâti.

Si la culture du bâti est principalement comprise, dans cet ouvrage, comme un processus, cela n'exclut pas que pendant la période étudiée entre 1945 et 1975, d'autres conceptions statiques de la culture en général ou de la culture du bâti en particulier aient existé dans les discours. Ces conceptions et leurs fondements – par exemple dans le cadre de constructions identitaires – peuvent également faire l'objet d'une analyse et entrer dans le processus dynamique d'action et de négociation qui caractérise les discours sur la culture du bâti.²⁴

Une perspective au sens décrit ci-dessus correspond en outre au changement général des perspectives et des méthodes qui s'est opéré dans les sciences humaines au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, connu sous le nom de «tournant culturel».²⁵ Au-delà des approches divergentes et concurrentes, l'accent est mis ici sur une conception holistique de la culture, qui ne se concentre pas uniquement sur la culture élitiste en tant que domaine distinct, et sur une conception processuelle de la culture. Ce terme décrit non seulement ce changement fondamental dans le discours scientifique, mais aussi une transformation matérielle de la culture au XX^e siècle: les modes de vie des êtres humains ont fondamentalement changé, notamment sous l'influence des médias de masse tels que la télévision, la presse et la photographie amateur, ainsi que la consommation et la mobilité de masse. Cette double dimension du «tournant culturel» s'observe également dans le concept de culture architectural: la culture du bâti désigne d'une part un changement analytique dans le discours et, d'autre part, une transformation profonde de la construction due à la culture de masse et à l'industrialisation au XX^e siècle, thème abordé dans cet ouvrage.

La culture du bâti en tant que réseau

Une conception processuelle de la culture du bâti qui met l'accent sur les processus de planification et de construction, sur le résultat en constante évolution – et mis à disposition – de l'environnement du bâti et sur les discours dynamiques autour de l'architecture et de la culture du bâti, conduit à une compréhension élargie de la culture du bâti en tant que réseau au sens de la théorie de l'acteur-rice-réseau (ANT) pertinente en sciences sociales. De la même façon, cette publication qui met l'accent sur la grande échelle et les relations paysagères et urbanistiques de l'environnement bâti, conduit à une conception de la culture du bâti comme réseau. Le point de départ est ici le constat que, d'une part, l'analyse à petite échelle de constructions individuelles, en particulier dans le cas d'infrastructures vastes et ramifiées, ne permet pas d'en expliquer suffisamment la nature et que, d'autre part, une considération isolée des personnes ou des bureaux à l'origine des constructions ne rend pas justice à la complexité du processus de création de l'environnement bâti. L'environnement bâti doit être analysé dans son ensemble, dans toute la diversité de ses interactions, tout comme les relations sociales entre les personnes impliquées dans les processus inhérents à la culture du bâti doivent être étudiés dans leur complexité et dans leur dynamique, afin d'obtenir une vue d'ensemble de la structure globale et un aperçu des processus sous-jacents des évolutions du bâti. Cela vaut également pour les relations économiques, écologiques, financières et autres.

Une approche holistique de la sphère matérielle de l'environnement bâti, de la sphère sociale des personnes impliquées dans la construction et l'architecture, ainsi que d'autres cercles sociaux dans leurs interactions et leurs multiples superpositions, s'avère être un atout pour la compréhension de l'environnement bâti. En effet, toutes les entités – les objets inanimés des constructions et les personnes qui les conçoivent, les construisent, les utilisent et en parlent – s'influencent activement, se conditionnent mutuellement, échangent

entre elles et forment ainsi un vaste réseau commun. Cette vision du monde comme réseau social a été établie par la théorie des acteur-rice-s-réseau dans les sciences sociales et a trouvé sa place dans la théorie et l'histoire de l'architecture.²⁶ L'une des idées maitresses de l'ANT est que les objets inanimés ne sont pas simplement considérés comme des entités passives qui constituent un cadre pour les actions sociales ou qui en sont le résultat matériel, mais que leur potentiel actif d'intervention dans les processus sociaux est reconnu. Cette vision des objets est particulièrement fructueuse pour l'observation de l'environnement bâti, dont l'influence décisive sur l'action humaine est indéniable: les autoroutes déterminent notre perception de l'espace et du paysage, le plan d'un appartement détermine la chorégraphie de la vie familiale, la construction d'un nouvel immeuble commercial avec des bureaux en *open space* modifie fondamentalement les processus de travail et les interactions sociales – on pourrait citer une infinité d'autres exemples. Les infrastructures, qui déterminent la vie à petite échelle et structurent les paysages à grande échelle, sont les conséquences matérielles de toutes les décisions humaines et influencent à leur tour ces décisions.

Ce faisant, l'ANT ne prétend pas que les constructions agissent à la place des êtres humains ou de la même manière qu'eux, mais qu'elles influencent activement l'action humaine en permettant, suggérant, encourageant, autorisant, influençant, empêchant, rendant possible ou interdisant des actions. Bruno Latour illustre de manière éloquente l'étroite interdépendance entre les acteur-rice-s matériel-le-s et sociaux-ales à l'aide de l'exemple d'un chantier: «[...] once you realize that any human course of action might weave together in a matter of minutes, for instance, a shouted order to lay a brick, the chemical connection of cement with water, the force of a pulley unto a rope with a movement of the hand, the strike of a match to light a cigarette offered by a co-worker, etc. Here, the apparently reasonable division between material and social becomes

just what is obfuscating any enquiry on how a collective action is possible.»²⁷ Cela montre à quel point les aspects architecturaux et sociaux sont indissociables, tant à petite qu'à grande échelle.

Une autre distinction concernant la manière dont les objets interagissent avec les personnes est particulièrement intéressante pour cet ouvrage, car les objets peuvent changer de statut dans un contexte social. Ils peuvent participer de manière passive ou active à des actions en exprimant plus ou moins leur potentiel intrinsèque de détermination de l'action, leur agence. Lorsque des objets ont une influence clairement perceptible sur les personnes et leurs actions, voire font l'objet de discussions et de traitements, comme par exemple les objets dans l'atelier d'un artisan, les plans dans un bureau d'architectes ou les archives étudiées par une historienne, ils acquièrent alors le statut de médiateurs socialement visibles. Ils transforment les significations et interviennent activement dans les actions, pouvant parfois même provoquer la formation de nouveaux groupes sociaux. En revanche, certains objets peuvent avoir peu ou pas d'influence sur les actions, comme les archives qui restent inexploitées dans un dépôt ou un bâtiment isolé, inutilisé ou tout simplement insignifiant, et acquérir ainsi le statut d'entités invisibles et largement asociales. Cependant, ces objets peuvent changer de statut et devenir des acteurs actifs en raison de l'évolution des dynamiques sociales.²⁸ Ces différentes formes d'intervention sont particulièrement intéressantes dans le contexte de la culture du bâti, compte tenu de la visibilité et de l'invisibilité progressives des bâtiments ou de réseaux entiers, ainsi que des questions relatives à l'agence réelle des constructions concernées, à la visibilité de leur potentiel d'impact et à la manière dont celui-ci est perçu et reflété dans les discours sur la culture du bâti.

Bien qu'il ne puisse procéder à une analyse exhaustive des différents objets et discours, cet ouvrage partage la conception fondamentale de la méthode d'analyse historique du discours, selon laquelle l'histoire est transmise de deux

manières: d'une part, à travers les sources – dans notre cas, les bâtiments et les nombreuses sources qui s'y rapportent – et, d'autre part, à travers la représentation de l'histoire dans l'historiographie. Dans cette acception, on part du principe que l'histoire est toujours construite, dans la mesure où elle est transmise par des systèmes de signes et n'est donc perceptible que par le biais de ces formes de représentation. En ce sens, les découpes des espaces bâtis, présentées et étudiées dans cet ouvrage, peuvent servir de point de départ à une représentation fondamentale sur les formes et les règles de représentation de l'histoire, qui pourraient être examinées plus en détail, dans le cadre de recherches individuelles futures, dans le sens de l'analyse du discours.²⁹

Délimitation de l'objet de la recherche

Afin de pouvoir traiter de manière pertinente les thèmes et questions généraux évoqués ci-dessus, il est nécessaire de restreindre le champ d'application. Le point de départ de cette étude est donc une sélection de bureaux d'études et de maîtres d'ouvrage issus de différentes régions de Suisse, qui se sont tous distingués par une activité intense pendant les années fastes et ont ainsi laissé derrière eux une œuvre considérable, qui n'a toutefois pas encore fait l'objet de recherches approfondies et qui est donc inconnue du grand public et peu ou pas connue des spécialistes. En outre, une délimitation géographique est effectuée en examinant de manière approfondie des lieux sélectionnés où des phénomènes observables dans toute la Suisse peuvent être étudiés, décrits et analysés à titre d'exemple.

Lieux exemplaires et échelles de la culture du bâti

Pour répondre aux vastes corrélations spatiales, cette étude s'appuie sur des exemples concrets à trois échelles: l'échelle du territoire qui permet d'examiner les ouvrages reliés entre eux, c'est-à-dire liés par leur construction ou leur fonction, tels que les routes nationales, dans le contexte spatial le plus large de la Suisse; deuxièmement, l'échelle de la région, qui permet de mettre en évidence les liens régionaux entre les infrastructures, les bâtiments et les acteur·rice·s dans les zones plutôt périphériques; et troisièmement, l'échelle de la ville, qui permet de comprendre les changements qui ont eu lieu dans les espaces urbains au cours des années d'après-guerre. Tout comme dans le film *Powers of Ten* de Charles et Ray Eames réalisé en 1977,³⁰ qui zoome de l'espace jusqu'à une molécule dans un globule blanc, l'analyse du périmètre d'observation passe d'une grande échelle – dans ce cas, la Suisse – à la plus petite échelle – le bâtiment individuel –, chaque échelle ouvrant des perspectives, des relations et des détails différents sur l'espace construit.

La référence à ce film vise à souligner que les trois chapitres et les trois échelles ne traitent pas chacun d'espaces distincts et séparés, mais représentent simplement différents points de vue sur un espace cohérent qui forme une unité sur le plan architectural, matériel, fonctionnel et social. C'est en raison de la logique linéaire du livre en tant que support et de la nécessité de pouvoir reproduire les images que les chapitres ont été divisés en étapes, alors qu'il s'agit de la réalité d'un zoom qui passe progressivement d'une image à l'autre. La conception du livre et les renvois dans les chapitres doivent toutefois permettre aux lecteur·rice·s de mieux comprendre les liens étroits entre le territoire, la région et la ville.

La sélection des lieux qui illustrent les cultures du bâti suisses a été effectuée à partir des projets de construction et d'aménagement réalisés par les acteur·rice·s, présenté·e·s ci-dessous. Dans un premier temps, on a identifié les zones où les projets de construction ou

d'aménagement ont été les plus nombreux entre 1945 et 1975 et où l'environnement bâti a donc subi de grands changements. Outre l'échelle nationale, trois régions ont été sélectionnées, à savoir la vallée de la Limmat, le Chablais et le Sopraceneri, ainsi que trois villes: Bâle, Lausanne et Lugano. À partir de ces points clés, il est possible d'établir d'autres points de comparaison avec d'autres endroits du pays. Cet ouvrage adopte ainsi une perspective comparative à l'échelle nationale et offre une vue d'ensemble d'un phénomène jusqu'ici peu étudié. La méthode se veut transposable à d'autres lieux et autres acteur·rice·s et permet de répondre à ces mêmes questions ainsi qu'à d'autres sur les cultures du bâti suisses.

Acteur·rice·s de la culture du bâti

Parmi les nombreux acteur·rice·s qui ont contribué à la culture du bâti suisse dans l'après-guerre, trois bureaux d'architectes jusqu'ici peu connus ont été retenus dans un premier temps: Suter + Suter à Bâle, AAA à Lausanne et Alex Huber à Lugano.

Après 1945, le studio bâlois Suter + Suter est passé d'un cabinet d'architectes local à un contractant général actif à l'échelle internationale, jusqu'à ce qu'il doive déposer le bilan au milieu des années 1990 à la suite de spéculations immobilières. Une partie importante de son œuvre s'est toujours concentrée à Bâle et dans ses environs, où le bureau a été fondé et où il avait son siège. Mais Suter + Suter a également construit dans toute la Suisse, dans les pays voisins et à l'étranger, par exemple en Inde ou aux États-Unis. Son expertise comprenait la maîtrise d'œuvre globale d'installations industrielles, notamment pour de grandes entreprises bâloises telles que Sandoz, Ciba et Ciba-Geigy (aujourd'hui regroupées sous le nom de Novartis). Il a également conçu de grands bâtiments administratifs et commerciaux ainsi que des infrastructures publiques telles que des hôpitaux. En tant qu'entreprise cotée en bourse comptant parfois plus d'un millier d'employés, Suter + Suter s'est également distingué

dans les domaines de l'organisation bureautique, de la planification de projets et de la numérisation.

L'Atelier des Architectes Associés (AAA), basé à Lausanne, a été actif de 1961 à 1976. Le bureau est né de la fusion de quatre petits bureaux d'études dont les fondateurs s'étaient connus pendant leurs études à l'École Polytechnique de l'Université de Lausanne (EPUL, aujourd'hui École Polytechnique Fédérale de Lausanne, EPFL). Pour les membres fondateurs, le travail collectif était au cœur de leur identité, ce qui se reflétait tant dans l'organisation du bureau que dans les projets réalisés. Ils croyaient en l'amélioration de la qualité grâce au travail en équipe et espéraient également que cette fusion leur permettrait d'obtenir des contrats pour des projets importants et de grande envergure. AAA était principalement actif dans la construction de logements sociaux et coopératifs ainsi que dans la construction d'écoles, mais a également construit de nombreux bâtiments industriels et administratifs. Les architectes s'intéressaient particulièrement à l'industrialisation de la construction et ont développé plusieurs systèmes de construction. AAA a donné naissance au bureau d'urbanisme et d'aménagement du territoire Urbaplan, qui existe encore aujourd'hui.

Alex Huber (1931-1998) a travaillé comme architecte indépendant à Lugano à partir du milieu des années 1950. Il a reçu de nombreuses commandes dès le début des années 1960 et a fondé l'un des cabinets les plus prospères du Tessin dans les décennies d'après-guerre. Son activité se concentrait principalement au Tessin, mais il a également reçu des commandes dans d'autres régions de Suisse, notamment dans les Grisons. Il a réalisé un grand nombre d'immeubles d'appartements et de villas, principalement dans la région de Lugano. Son œuvre comprend également des bâtiments administratifs et commerciaux pour des banques, les PTT, des bâtiments scolaires et des installations industrielles. À certains moments, Huber employait jusqu'à trente personnes et, avec ses nombreux projets –

notamment à Lugano et souvent dans le même quartier –, il a contribué de manière décisive à la transformation de l'environnement bâti. Il appartenait à la génération d'architectes qui, pendant le boom de l'après-guerre, a marqué la modernisation architecturale du Tessin, aux côtés de figures célèbres de l'«École tessinoise» et d'autres architectes moins connus, tels qu'Oreste Pisenti ou Sergio Pagnamenta.

Giovanni Lombardi, également originaire du Tessin, est considéré comme l'un des ingénieurs civils les plus influents de l'après-guerre en Suisse. En 1955, Lombardi, particulièrement connu pour ses constructions de tunnels et de barrages, a fondé avec l'ingénieur Giovanni Gellera un bureau à Locarno, qu'il a dirigé seul à partir de 1965 et qui a donné naissance au groupe Lombardi, qui existe encore aujourd'hui. Dans les années 1950 et 1960, Giovanni Lombardi a réalisé des projets principalement au Tessin, puis dans d'autres pays européens et non européens. Bon nombre de ses constructions marquent profondément le paysage bâti, tant par leur apparence remarquable que par leur importance infrastructurelle.

Outre les bureaux d'études mentionnés, l'étude s'intéresse également aux grandes entreprises publiques qui ont joué un rôle important en tant que planificatrices et donneuses d'ordre à l'échelle nationale pendant la période de forte croissance économique et démographique entre 1945 et 1975: les Chemins de fer fédéraux suisses (CFF), les PTT et les Départements militaires fédéraux, les Offices fédéraux responsables de la construction des routes nationales. Ils ont participé à la réalisation de bâtiments individuels, mais aussi et surtout de réseaux d'infrastructures à grande échelle.

Les bureaux sélectionnés et les principales institutions nationales mettent en lumière des planificateurs·rice·s et des décideur·euse·s exemplaires qui, à une époque marquée par une forte augmentation de la production immobilière, ont joué un rôle déterminant dans l'aménagement de l'environnement bâti en Suisse.

Réseaux sociaux et services communautaires

La compréhension holistique de la culture du bâti qui sous-tend cet ouvrage prend systématiquement en considération toutes les personnes et institutions impliquées dans la conception de l'environnement bâti. Une entreprise vouée à l'échec, car nous ne connaissons généralement que très peu de noms parmi les personnes impliquées. Dans les publications consacrées à l'histoire de l'architecture, seul·e·s les architectes sont généralement mentionné·e·s; les ingénieur·e·s sont parfois cité·e·s dans le cas d'ouvrages d'art, d'infrastructures énergétiques ou de constructions similaires, mais généralement pas dans de domaine de l'architecture.³¹ La mention varie en fonction du public auquel s'adresse une publication; alors que les publications destinées aux ingénieur·e·s mentionnent souvent aussi bien les architectes que les ingénieur·e·s, de nombreuses publications destinées aux professionnels de l'architecture oublient le rôle essentiel joué par les ingénieur·e·s. À cela s'ajoute le fait que, dans les grands bureaux d'architecture et d'urbanisme qui emploient de nombreux collaborateur·rice·s, comme Suter + Suter, seul le nom du bureau est généralement mentionné et que les personnes ayant participé aux projets ne sont pratiquement jamais citées, ni dans les publications contemporaines ni dans les publications rétrospectives. De même, les nombreuses entreprises artisanales et sous-traitantes impliquées dans les grands projets de construction sont généralement ignorées, bien que les archives et les fonds des bureaux d'études contiennent souvent des listes détaillées d'entreprises qui pourraient fournir des informations précises sur leur participation.

À titre d'illustration et d'exemple, nous présentons ci-après les personnes et les entreprises qui ont participé à la planification et à la construction de l'Ensemble Chauderon à Lausanne.

Le réseau complexe qui est retracé ici est représentatif de structures similaires et comparables que l'on peut supposer exister dans les autres bâtiments étudiés dans cet ouvrage. Il

n'est pas possible d'étudier et de présenter en détail et en profondeur de tels réseaux pour chaque projet individuel. Les explications suivantes visent plutôt à montrer, à titre d'exemple, que les bâtiments sont le résultat de relations sociales multiples et structurées en réseau, ce qui vaut en principe pour tout type d'activité de construction et constitue un facteur essentiel de la culture du bâti.

À la fin des années 1950, la ville de Lausanne avait besoin de nouveaux locaux pour son administration en pleine expansion, qui devaient être regroupés dans un lieu central. Les premières études pour un ensemble de bâtiments situé sur la place Chauderon ont été réalisées en interne par le service d'urbanisme de la ville de Lausanne, jusqu'à ce que les deux architectes municipaux Luc Lavanchy et Étienne Porret proposent en 1961 le bureau d'architectes AAA, nouvellement fondé, pour la suite de la planification et de la réalisation. Au sein du bureau AAA, Léopold Veuve, qui avait travaillé de 1958 à 1959 à l'Office de l'urbanisme de Lausanne, était responsable de la conception. Après avoir fondé en 1966 le bureau Urbaplan avec le géographe Jacques Barbier afin de se consacrer désormais à l'urbanisme et à l'aménagement du territoire, Roland Willomet et René Vittonne, représentants de l'AAA, ont pris la direction de la mise en œuvre du projet. La planification n'a toutefois pas été confiée à l'AAA seul: le bureau a été secondé par l'architecte lausannois Paul Dumartheray, qui devait en quelque sorte garantir la réalisation du projet auprès de la commune.³²

Aujourd'hui, on ne comprend plus très bien pourquoi ce projet a été confié à AAA.³³ Léopold Veuve a laissé entendre en 2023 que la ville de Lausanne s'efforçait de répartir ses gros contrats de manière aussi équitable que possible – prétendument équitable – entre les bureaux d'études locaux puissants par le biais de contrats directs;³⁴ à l'époque, les concours étaient rares en Suisse romande. On peut supposer que les relations personnelles que Veuve avait nouées dans le cadre de son emploi au service d'urbanisme ont largement contribué à ce que AAA soit considéré

par les autorités municipales comme l'un des principaux bureaux d'architectes locaux et se voie confier ce projet peu après sa création. Il est tout à fait possible que le bureau ait été créé uniquement dans la perspective de cette éventuelle commande, l'année même où la décision de construire a été prise. Si ces hypothèses s'avèrent exactes, l'influence des relations personnelles et des rencontres spontanées et informelles sur les décisions et les processus de construction apparaît clairement.

Dans le cadre de recherches historiques, il est difficile de trouver des preuves scientifiquement fiables pour étayer de telles hypothèses, car il est rare de trouver des documents écrits correspondants dans les archives ou des témoignages oraux vérifiables. Ainsi, l'influence des réseaux relationnels sociaux sur la culture du bâti et l'espace bâti n'est généralement pas vérifiable dans le détail et ne peut faire l'objet que de suppositions. L'un des rares témoignages provenant de la succession du bureau d'architectes bâlois Suter + Suter, également étudié, mérite toutefois d'être mentionné ici à titre d'illustration. On y trouve une copie non signée d'une lettre datée d'octobre 1944, dans laquelle l'un des deux associés du bureau remercie probablement un certain capitaine C. Hoffmann pour sa «freundliche Empfehlung [...] ohne welche wir niemals zur Aufnahme dieser Verbindung gekommen wären».³⁵ Il s'agissait d'un entretien personnel avec Max Hartmann, chimiste et membre du conseil d'administration de l'entreprise chimique bâloise Ciba, pour laquelle Suter + Suter a réalisé de nombreux projets industriels au cours des années suivantes, notamment le siège social sur le site de Klybeck à Bâle.

Mais revenons à notre exemple lausannois. Avant que les bâtiments administratifs du complexe Chauderon puissent être construits, il a d'abord fallu planifier et construire deux passages souterrains pour piétons sous la Place Chauderon et sous le Pont Chauderon, ainsi qu'un tunnel routier dans le sens est-ouest. Les premiers ont été réalisés par les architectes Pierre Foretay et Marx Lévy;³⁶ le tunnel s'inscrivait dans le cadre de

plusieurs travaux d'infrastructure que la ville de Lausanne souhaitait voir achevés avant le début de l'Expo 64. L'exposition nationale suisse entraîna l'arrêt de la planification de l'Ensemble Chauderon et d'autres projets urbains. La raison officielle était que la main d'œuvre et les matériaux étaient exclusivement réservés à d'autres chantiers municipaux que la ville considérait comme plus importants que le bâtiment administratif en vue de l'exposition nationale qui allait bientôt avoir lieu.³⁷ La ville de Lausanne était probablement très sollicitée financièrement en raison de cet événement. Le début des travaux de construction de l'Ensemble Chauderon fut finalement reporté à 1969, les différents bâtiments furent achevés par étapes entre 1972 et 1974.³⁸

Outre les architectes, de nombreux bureaux d'ingénieur-e-s et entreprises ont participé de manière déterminante à la conception de l'ensemble.³⁹

Dans ce contexte, il convient de souligner tout particulièrement le rôle joué par deux entreprises de construction. D'une part, l'entreprise de construction métallique Zwahlen & Mayr SA, basée à Aigle, qui a conçu et réalisé la spectaculaire structure porteuse en acier. Sur deux noyaux en béton situés au centre des bâtiments, deux poutres en treillis d'environ deux mètres de haut ont été posées au niveau des combles, auxquelles ont été suspendus les planchers et les façades.

Le fait que la charge ait été suspendue a permis de concevoir des supports particulièrement fins dans les étages de bureaux; au rez-de-chaussée, il a même été possible de s'en passer complètement. Zwahlen & Mayr SA est devenue l'une des plus grandes entreprises de construction métallique de Suisse pendant les Trente Glorieuses et a participé à de nombreux projets de construction en acier dans la région, notamment grâce à l'un de ses ingénieurs en chef de l'époque, Maurice Cosandey (1918-2018), qui a développé à partir de 1946 des théories et des méthodes nouvelles et innovantes pour le calcul et la réalisation de constructions métalliques.⁴⁰ Outre l'Ensemble Chauderon, AAA et Zwahlen & Mayr SA ont collaboré à divers

autres projets, notamment la centrale thermique de Vouvry et le bâtiment industriel de Caractères SA à Neuchâtel. Maurice Cosandey a également été nommé en 1969 premier président de l'EPFL, issue de l'EPUL, et a exercé cette fonction jusqu'en 1978. Pendant son mandat, plusieurs anciens partenaires de l'AAA ont été nommés professeurs: Alin Décoppet en 1969, Léopold Veuve en 1972 et René Vittone en 1976, soit l'année où l'AAA a été dissout en raison de la chute des commandes suite à la crise pétrolière.

La deuxième entreprise de construction digne d'être mentionnée est celle d'André Félix, de Lausanne: elle a développé le concept constructif des éléments de façade préfabriqués des deux bâtiments cités et les a produits, bien que de nombreuses publications attribuent à tort la paternité du concept de façade au célèbre designer industriel et développeur Jean Prouvé.⁴¹ En réalité, Jean Prouvé joua un rôle plutôt mineur, mais non négligeable: il était déjà connu du bureau AAA pour avoir collaboré avec Léopold Veuve sur des projets antérieurs de façades rideaux. En tant que consultant, il a également élaboré, en coopération avec AAA, l'idée de base du concept de façade de Chauderon. Jean Prouvé a également eu l'idée novatrice à l'époque de lancer un appel d'offres pour la réalisation de la façade sous la forme d'un concours, dans lequel non seulement les coûts, mais aussi le concept technique de réalisation des éléments de façade étaient évalués. Parmi les sept entreprises participantes, deux, dont Félix, ont été sélectionnées pour construire des prototypes qui ont été testés en 1971 au Laboratoire fédéral d'essai des matériaux et de recherche (Empa) pour leur transmission acoustique dans l'air et leur résistance au feu. Les deux projets répondaient aux critères requis, mais le prototype de Félix a été mieux évalué en termes de coûts, de délais et de faisabilité et a finalement été retenu.

42

Outre les plus de quatre-vingts autres entreprises qui ont participé à la construction de l'ensemble, des experts-conseils, des maquettistes, des photographes et même des artistes – tels

que Pierre Jaquier et Jean-Claude Hesselbarth, qui ont réalisé les panneaux céramiques aux motifs abstraits des ascenseurs de deux bâtiments – ont également contribué à la réalisation du complexe immobilier. Les utilisateur·rice·s ont également eu une influence décisive sur les bâtiments. Toutefois, ni le maître d'ouvrage, la Caisse de pension du personnel communal de Lausanne (CPCL), ni les principaux utilisateurs, divers services de l'administration communale, n'ont eu autant d'influence sur l'espace public environnant que les entreprises suisses alémaniques Mövenpick et l'assurance «Zurich» qui ont loué les deux plus petits bâtiments du complexe. L'assurance «Zurich» a installé un panneau imposant avec son logo sur la façade côté rue – aujourd'hui encore, de nombreux Lausannois·e·s appellent cet ensemble le «bâtiment Zurich».

Chez Mövenpick, la conception est même allée au-delà de la signalétique: la façade de l'ancien restaurant à deux étages, avec ses fenêtres rondes, correspond à l'identité visuelle de l'entreprise.

Cette configuration a été conservée même après le départ des restaurants en 1982 et la transformation ultérieure du bâtiment en bibliothèque. Elle constitue aujourd'hui un témoignage durable d'une culture entrepreneuriale et architecturale bien particulière.

- [1] On désigne par «Trente Glorieuses» dans les pays francophones, les trente ans après la 2^{de} Guerre mondiale.
- [2] Sur les 1793 029 bâtiments à usage d'habitation existant en Suisse, 550 590 ont été construits entre 1946 et 1980, soit 30,7 %. Cf. Office fédéral de la statistique 2023.
- [3] Par «deuxième rang», on entend ici les concepteur-riche-s et les bâtiments qui ont été peu pris en compte jusqu'à présent dans l'historiographie de l'architecture, mais qui constituent néanmoins une grande partie des acteur-riche-s et de l'environnement bâti.
- [4] Cf. par exemple: Les maisons rurales en Suisse, classées par canton, publiées entre 1965 et 2019 en 36 volumes.
- [5] Pour le choix des bureaux, voir p. 17 et suiv.
- [6] Par exemple Allenspach 1998; Christen 1994; 1996; Koch 1992; Rucki/Huber 1998.
- [7] Par exemple Claus/Huber 2023; Croset/Disch/Snozzi 2003; Graf 2015; Marchand 2007; Stalder/Vrachliotis 2015; Stiller 2019; Thurston/Graser 2016.
- [8] Par exemple Furrer 1995; Hanak 2019; Huber 2014; Marchand 2012, ou encore le projet de recherche «Architecture in Canton Ticino, 1945–1980», <https://www.ticino4580.ch/en/progetto/> (état 03/10/2024).
- [9] Par exemple l'école tessinoise ou l'école soleuroise, voir Boga 1989; Graser 2008; Perletti et al. 2018; Steinmann/Boga 1977; Werner/Schneider 1989; Zschokke/Hanak 2001, dans: Zschokke/Hanak 2001.
- [10] Par exemple ICOMOS Suisse, Groupe de travail Système & Série 2022; Nichols 2021 ou l'exposition «Béton» au Musée Suisse d'Architecture, 20.11.2021–24.04.2022, <https://www.sam-basel.org/de/ausstellungen/beton> (état au 03/10/2024).
- [11] Par exemple Eisinger 2004; Eisinger/Schneider 2005; Koch 1992.
- [12] Par exemple Koll-Schretzenmayr 2008.
- [13] Diener et al. 2006; ETH Studio Basel/von Moos/Tattara 2016.
- [14] Office fédéral de la culture 2018; 2020a; 2021.
- [15] Cf. Braum 2011, dans: Braum (ed.).
- [16] Cf. Chancellerie fédérale d'Autriche 2011.
- [17] Moravánszky 2015.
- [18] Citons par exemple: Braum/Bartels/Bundesstiftung Baukultur 2010; Durth/Sigel 2016; Hanak 2023; Philipp 1996.
- [19] Busche 2000, p. 86. Cf. également Konersmann 2012, p. 5.
- [20] Voir à ce sujet l'introduction d'Elberfeld 2012; Hetzel 2012, dans: Konersmann (eds.).
- [21] Citation originale: «in einer Art Unterbewusstsein des Begriffs präsent» Hetzel 2012, dans: Konersmann (ed.), p. 23.
- [22] Voir à ce sujet Barmeyer/Busch 2023; Fisch 2015, dans: Elbah et al (ed.).
- [23] Sur l'histoire du concept de culture, voir Hetzel 2012, dans: Konersmann (ed.).
- [24] Voir à ce sujet «l'intervention discursive» (Quentin Skinner) et le processus de «culturalisation» comme conséquences d'une réflexion sur la culture qui a à son tour des répercussions sur les actions culturelles elles-mêmes, voir Hetzel 2012, dans: Konersmann (ed.), p. 3–5.
- [25] Voir Bachmann-Medick 2006; Baldwin 2006.
- [26] Voir Latour 1987; 2005 ainsi que sur l'application de la théorie de l'acteur-riche-réseau à l'architecture, Yaneva 2022, où vous trouverez également des références bibliographiques complémentaires.
- [27] «(...) une fois que l'on s'est aperçu qu'une action humaine peut enchaîner en quelques minutes, par exemple, l'ordre de poser une brique, la réaction chimique du ciment et de l'eau, la force d'une poulie sur la corde par un mouvement de la main, le craquement d'une allumette pour allumer une cigarette offerte par un collègue de chantier, etc. À ce niveau, la distinction apparemment raisonnable entre le matériel et le social devient précisément ce qui brouille l'enquête visant à déterminer comment une action collective est possible». Latour 2005, p. 74.
- [28] Voir Yaneva 2022, p. 68–69 et les termes «mediator» et «intermediary».
- [29] Pour une introduction à l'analyse du discours voir Sarasin 2003, p.10–60; Landwehr 2009.
- [30] Eames Office 1977.
- [31] Par exemple Marchand 2012, p. 358–365; en revanche, certaines publications récentes fournissent une liste exhaustive des collaborateur-riche-s impliqué-e-s dans les projets d'envergure, par exemple: canton de Bâle-ville/ canton de Bâle-campagne/Université de Bâle 2021.
- [32] Procès-verbal d'une réunion de la commission pour les placements financiers de la CPCL du 12 janvier 1961, dans: Archives de la ville de Lausanne (AVL), carton 03722, fiche 06730.
- [33] La succession de AAA a été consultée aux Archives de la construction moderne (ACM), les documents relatifs à l'ensemble Chauderon aux Archives de la ville de Lausanne (AVL). En outre, des entretiens ont été menés en 2022 et 2023 avec les anciens partenaires fondateurs de AAA, René Vittone et Léopold Veuve. Les procès-verbaux disponibles permettent de déterminer la date de la décision, mais pas les raisons qui l'ont motivée.
- [34] Interview inédite de Christina Haas avec Léopold Veuve à Palézieux le 2 février 2023.
- [35] «aimable recommandation, sans laquelle nous n'aurions jamais pu établir cette relation». Copie non signée d'une lettre datée du 17 octobre 1944, adressée à M. le Capitaine C. Hoffmann, dans: Archives économiques suisses (SWA), réf. CH-SWA-PA-510-A-415-5.
- [36] Archives de la ville de Lausanne (AVL), dossiers 191 et 192.
- [37] Procès-verbal d'une réunion entre la ville et les architectes du 30 août 1962, dans: Archives de la ville de Lausanne (AVL), carton 03722, fiche 06730.
- [38] Pour plus d'informations sur l'histoire de l'architecture, de la planification et de la construction, ainsi que sur l'importance de l'ensemble en termes de culture du bâti, voir Haas/Stühlinger 2023.
- [39] Une liste des entreprises est disponible dans les archives de l'architecte, voir: Archives de la construction moderne (ACM), dossier 0029.02.0004/01.
- [40] Hahling 2022.
- [41] Voir par exemple: Adler/Girsberger/Riege 1978; Christen 1996; «Immeubles administratifs et commerciaux place Chauderon, Lausanne» 1975; par exemple, Jean Prouvé: «Restaurer les objets techniques» 2018.
- [42] AAA, Paul Dumartheray, Rapport final, 02.1976, p. 48–52, dans: Archives de la construction moderne (ACM), dossier 0029.02.0004/01.

Crédits

Autrices et auteurs

Christina Haas, Torsten Korte, Anne-Catherine Schröter, Harald R. Stühlinger

Traductions

Allemand → Français

Louis Quentin Auberger

Anne Ravaux

Maria Nievoll (y'plus)

Allemand → Italien

Cristiana Gherpelli

Révision / correction de l'allemand

Judith Kreiner, Vienne

Révision / correction du français

Y'plus, Graz

Louis Quentin Auberger

Anne Ravaux

Maria Nievoll

Révision / correction de l'italien

Y'plus, Graz

Cristiana Gherpelli

Mise en page

Gerschwiler & Berrel, Bâle, Sina Gerschwiler

Illustrations

Gerschwiler & Berrel, Bâle, Sina Gerschwiler

Lithographie

Kostal & Schindler OG, Wien

Impression / reliure

Gerin Druck, Wolkersdorf

Papier

Magno Volume 90g

Typographie

Suisse Int'l, TWK Burns

Droits d'auteurs

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur dans son intégralité. Toute utilisation est interdite sans l'accord des auteurs. Cela s'applique particulièrement à la reproduction à des fins commerciales, au microfilmage, au stockage et au traitement par des systèmes électroniques ainsi qu'à l'entraînement de modèles d'IA.

© 2026

Triest Verlag für Architektur, Design und Typografie, Zurich, triest-verlag.ch
ainsi que les autrices et les auteurs.

ISBN 978-3-03863-103-3

Ce livre est également disponible dans des éditions en allemand et en italien.

Edition allemand ISBN 978-3-03863-102-6

Edition italienne ISBN 978-3-03863-104-0

Dans le cadre du soutien à l'édition, la Triest Verlag est subventionnée par l'Office fédéral de la culture pour les années 2026–2028.

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Set, DOI: 10.61037/TVA00040

Perspectives sur l'espace bâti,

DOI: 10.61037/TVA00041

Territoire, DOI: 10.61037/TVA00042

Région, DOI: 10.61037/TVA00043

Ville, DOI: 10.61037/TVA00044

Mises en valeur et malaises au sein des cultures du bâti 1945–1975, DOI: 10.61037/TVA00045

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.



Remerciements

Remerciements personnels

Au début de l'année 2019, alors que j'occupais le poste de professeur d'histoire de l'architecture, de la construction et de l'urbanisme à l'Institut d'architecture de la Haute école d'architecture, de construction et de géomatique (HABG) de la Haute école spécialisée du nord-ouest de la Suisse (FHNW) à Muttentz, l'idée d'un projet de recherche sur les «cultures du bâti en Suisse» a pris forme. La demande correspondante a été présentée au printemps de la même année auprès du Fonds national suisse (FNS) et a reçu une réponse favorable à la fin de l'automne. Nous tenons donc tout d'abord à remercier chaleureusement le FNS pour le financement de ce projet de recherche ainsi que le soutien financier apporté à la présente publication. Ce fut un grand plaisir de pouvoir travailler en collaboration avec les employés du FNS, qui ont toujours fait preuve de professionnalisme, nous ont constamment aidés et apporté un soutien précieux - un immense merci à eux.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à Annette Hell, alors directrice de l'Institut d'architecture de la HABG, pour avoir mis en place les conditions nécessaires, et en particulier à Oswald Hari, sans l'organisation avisée et la bienveillance constante duquel cette demande n'aurait sans doute jamais vu le jour. Ce n'est que grâce au soutien humain apporté par le département de recherche de l'Institut d'architecture, sous la forme d'une assistante, que cette demande de recherche a pu voir le jour. Je tiens à remercier chaleureusement ici Jacqueline Maurer pour sa collaboration harmonieuse et son attitude stimulante durant la phase d'élaboration de la demande. J'ai bénéficié d'un soutien tout particulier de la part de la Dre. Anna Knofler, directrice du service d'aide à la recherche de la FHNW et la remercie tout particulièrement pour ses nombreuses remarques pertinentes et ses conseils avisés qui ont largement contribué au succès de cette demande. Je tiens également à remercier Christoph Bachmann, contrôleur de gestion de la HABG, ainsi que Kristin Grimbichler pour leur soutien déterminant dans l'établissement des états financiers.

La mise en œuvre de ce projet de recherche d'une durée de trois ans a nécessité la constitution d'une équipe de chercheurs, que Jacqueline Maurer et moi-même avons sélectionnés en ligne à l'issue d'un processus de recrutement qui s'est déroulé dans le contexte de la crise du coronavirus de 2020. Christina Haas, Anne-Catherine Schröter et le Dr. Torsten Korte ont véritablement accompli un travail exceptionnel tout au long du projet. Grâce à leur engagement, leur intelligence et leur perspicacité, ainsi qu'à leurs connaissances techniques approfondies, ils ont répondu avec brio aux questions de recherche posées et ont en outre apporté des résultats d'une grande portée, qui n'étaient pas encore prévisibles au début du projet. Matteo di Milia, en tant qu'assistant étudiant, a toujours accepté avec amabilité de nombreuses tâches fastidieuses, les a accomplies de manière irréprochable et a apporté le meilleur soutien possible aux chercheurs. Je tiens donc à adresser mes plus vifs remerciements à mon équipe, que l'on n'aurait pas pu rêver meilleure.

Harald R. Stühlinger

Remerciements à l'équipe de recherche

Au cours de ce projet de recherche, l'équipe a non seulement étudié, analysé et évalué des études de cas dans différentes régions de Suisse, mais elle a également entretenu un dialogue permanent avec des chercheuses et chercheurs, des spécialistes, des urbanistes et d'autres expert-e-s afin de mener une réflexion critique sur les résultats de la recherche et de les approfondir. Nous tenons tout d'abord à remercier tout particulièrement les deux membres du comité consultatif, Sonja Hildebrand et Bruno Marchand. Par leurs suggestions, leurs remarques et leurs commentaires, ils ont largement contribué à la compréhension des différentes cultures du bâti en Suisse. De plus, des ateliers ont été organisés à trois étapes clés du projet afin de discuter et d'examiner de manière critique les résultats obtenus avec des enseignants,

des chercheurs et des professionnels. Un premier atelier s'est tenu en février 2022 à la FHNW de Muttentz sur le thème des «cultures du bâti», auquel ont participé Katrin Albrecht, Aita Flury, Isabel Haupt, Ingrid Holzschuh, Christoph Wieser, Valentin Lang et Paola Maranta. En mars 2022, un atelier consacré au thème de la «préfabrication» s'est tenu à l'EPFL à Lausanne, au cours duquel Raphael Sollberger, Sarah Schlachetzki, Silke Langenberg et Diego Maddalena ont discuté avec l'équipe de recherche du développement des éléments de construction préfabriqués en Suisse. Enfin, en décembre 2023, les premiers résultats de la recherche ont été présentés et longuement discutés à la FHNW de Muttentz par Axel Simon, Anne Brandl, Susanne Vécsey et Valentin Lang. Nous tenons à les remercier tous chaleureusement pour leur engagement ainsi que pour les nombreux échanges et réflexions.

Une première présentation exhaustive des résultats de la recherche a eu lieu dans le cadre du colloque «Cultures du bâti des années de boom» qui s'est tenu en juin 2023 à la FHNW de Muttentz. Nous tenons à remercier les intervenants Melchior Fischli, Cyril Kennel, Gerold Kunz, Lorenzo Roberto Pini, Regula Steinmann, Vanessa Vogler, Lukas Zurluh, Nicola Navone et Silke Langenberg, ainsi que tous les participants issus des milieux de la recherche et de la pratique de la culture du bâti, dont les contributions et les discussions ont apporté des impulsions importantes au projet.

Une partie essentielle de ce travail de recherche s'est appuyée sur la consultation de vastes fonds documentaires et de plans conservés dans de nombreuses archives. Nous remercions chaleureusement le personnel de ces institutions de nous avoir fourni ces sources, de nous avoir donné accès à leurs fonds, ainsi que pour leur soutien dévoué et leurs conseils avisés. Nous adressons nos remerciements particuliers aux Archives de la construction moderne (ACM), notamment à Salvatore Aprea et Barbara Galimberti, aux Archives de la Ville de Lausanne avec Amaud van Schilt, aux Archives économiques suisses, en particulier à Martin Lüpold et Irene Amstutz, aux archives d'entreprise de Novartis, notamment à Florence Wicker et Walter Dettwiler, à la Fondazione Archivi Architetti Ticinesi, en particulier à Raffaella Macaluso et Angela Rivero Ortell, aux archives d'entreprise de Lombardi SA et à leur collaborateur Francesco Amberg, aux Archives de la Ville d'Aigle, à CFF Historic, aux archives des PTT ainsi qu'à l'Archivio di Stato del Cantone Ticino.

Au cours de ce projet de recherche, nous avons également eu l'occasion de nous entretenir avec de nombreux spécialistes et témoins de l'époque. Nous remercions tout particulièrement Léopold Veuve, René Vittone, Jacques Barbier et Jean-Pierre Dresco pour leurs éclairages sur le quotidien professionnel chez AAA, ainsi que Hans Facchin, Ursula Mohr-Suter et Regine Landmann pour leurs témoignages et les entretiens consacrés à Suter + Suter, qui n'auraient pas pu avoir lieu sans le soutien de Philipp Mohr et Mathis Füssler. Nous remercions chaleureusement Juri Jaquemet et Tim Hellstein pour les informations qu'ils nous ont fournies sur l'histoire de la PTT. Enfin, un grand merci à toutes les personnes qui nous ont permis d'accéder aux bâtiments et sites étudiés.

Nous tenons à remercier très chaleureusement Andrea Wiegmann, des Éditions Triest, pour sa volonté de diffuser ces découvertes scientifiques auprès d'un large public. C'est grâce à son engagement sans faille dans la recherche de financements et à son travail éditorial rigoureux que cette œuvre titanesque a pu voir le jour. Nous remercions chaleureusement Sina Gerschwiler pour son travail créatif et soutenu qui a permis la conception graphique très réussie du présent ouvrage. Nous adressons également nos remerciements particuliers à tous les sponsors, dont le soutien généreux a rendu possible la parution de cette publication.

Christina Haas
Anne-Catherine Schröter
Torsten Korte
Harald R. Stühlinger

Cette publication a été rendue possible grâce au soutien de:

